

XYZ. La revue de la nouvelle

Le jardin des mots

Bertrand Bergeron



Number 121, Spring 2015

Jardin : un enfer de morceaux de paradis

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73585ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bergeron, B. (2015). Le jardin des mots. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (121), 55–56.

Le jardin des mots

Bertrand Bergeron

DU POINT DE VUE de la germination, les plus appropriés, parmi les mots, ceux qui se développent de façon précoce, ce sont ceux qui portent en eux leur lot d'humidité et se présentent, sauvages, l'air de qui s'est égaré. Ainsi, en français, le passé de certains verbes. En particulier à la voix passive. D'ailleurs, on peut se demander à quel point cette voix est passive lorsque le sujet, un enfant on va dire, un «grand» malgré le fait que, comparativement aux autres du même groupe, il apparaisse chaque fois au premier rang de la classe, sur la photo officielle, ce cliché annuel des élèves cordés en quatre ou cinq rangées, l'enseignant à l'extrémité, l'air sérieux, la tenue responsable. Un petit homme, dit-on à la maison, dans la première rangée, parmi ceux qui, pour ne pas déplaire, pour éviter de décevoir, les leçons les devoirs jour après jour, un bon petit intéressé par tout ce qu'on apprend à l'école, avec ses mots qui sentent le propre et la lumière, dans le ton des déclamations apprises par cœur, récitées devant toute la classe à la demande de l'enseignant, applaudies par toute la classe à la demande de l'enseignant. Parce que la vie vient avec des manières et une bienséance. La vie accorde peu d'importance aux trottoirs qu'on foule quand on se rend ici, qu'on se dirige là. La vie, celle des livres d'école, laisse dans le clair-obscur certains mots qui drainent ces odeurs humides qui font désordre à cet âge où, année après année, sur la photo de classe, tu apparais au premier rang, celui du bas, celui de la fierté des parents parce qu'ayant appris les leçons de l'école, tu les répètes à qui veut bien t'entendre, et à t'écouter, on pourrait croire que les autres mots tous les autres mots, simplement, n'existent pas. L'enfant cultive des mots lisses, bien ordonnés, les autres inspirant plutôt du soupçon, en particulier s'ils franchissent un pont au-dessus d'eaux rappelant les latrines ou les salons funéraires étouffés sous des gerbes lourdes d'œillets, ou encore les couloirs 55

les salles les chambres d'hôpital, sans mots à portée pour désigner l'air qui s'y fomente, car à l'évidence, on n'irrigue pas tous les mots dans un hôpital. Un peu comme dans les ruelles, où l'on croise parfois des mots particuliers, des mots sans papiers au travers des restes, ceux des improvisations, après le départ des acteurs, au moment où tout se calme, les mots des acteurs s'attardant derrière eux, empreints de ces odeurs rares et fines des riches, une fois la scène terminée, quand les touristes ne se soucient plus du terreau laissé en friche, un *mal nécessaire*. Au fond, ces mots-là se lovent et travaillent les sols. Alors forcément l'enfant — le jeune, pour reprendre le jargon de l'école —, le voici sur un trottoir à l'heure de rien ou de n'importe quoi, il marche avec ses cahiers étant donné qu'il s'attend à se rendre à l'école, il avance. Les voitures circulent à cette heure où circulent les voitures, précisément à ce moment où, toutes fenêtres baissées, l'une d'elles longe le trottoir, adopte le rythme du piéton. Seulement voici que ce petit entend des mots étranges, clandestins, alors que lui parle le conducteur, sa main gauche bien en prise sur le volant, sa main droite aussi bien, pour l'instant du moins. Interdit, l'écolier s'est arrêté, la voiture également. Il fait chaud, l'enfant provient d'une famille sans voiture, et ces mots qu'il entend différent de ceux appris à l'école des petits assis au premier rang sur la photo. Ils ont pourtant l'air ordinaires, sauf que, dans cet air chargé, ils évoquent certains lieux, hangar, ruelle, gare de triage, autant de jardins, et ces paroles gentilles, oh combien gentilles! Ce ton, quand la douceur vous propose de vous asseoir devant, au premier rang, dans une voiture qui sent le neuf, le cuir.